

SPINOZA ET LES JUIFS (2) L'ENTREPRISE RÉACTIONNAIRE DE JEAN-CLAUDE MILNER

ENTRETIEN AVEC **IVAN SEGRÉ***

PAR **FÉLIX BOGGIO ÉWANJÉ-ÉPÉE****

À PROPOS DE

Jean-Claude Milner,

Le Sage trompeur. Libres

raisonnements sur Spinoza

et les Juifs. Court traité de lecture,

Paris, Verdier, 2013, 128 p., 14, 50 €.

Jean-Claude Milner n'en est pas à son coup d'essai. Depuis *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique* (2003) et depuis qu'il déclarait, en 2007, au micro d'Alain Finkielkraut : « *J'ai ma thèse sur ce que veut dire «héritiers» chez Bourdieu : les héritiers, ce sont les Juifs [...]. Je crois que c'est un livre antisémite.* », sa verve interprétative ne s'est pas tarie. Entretien avec Ivan Segré pour mieux saisir la trajectoire et les objectifs de Milner dans son attaque contre le progressisme en philosophie.

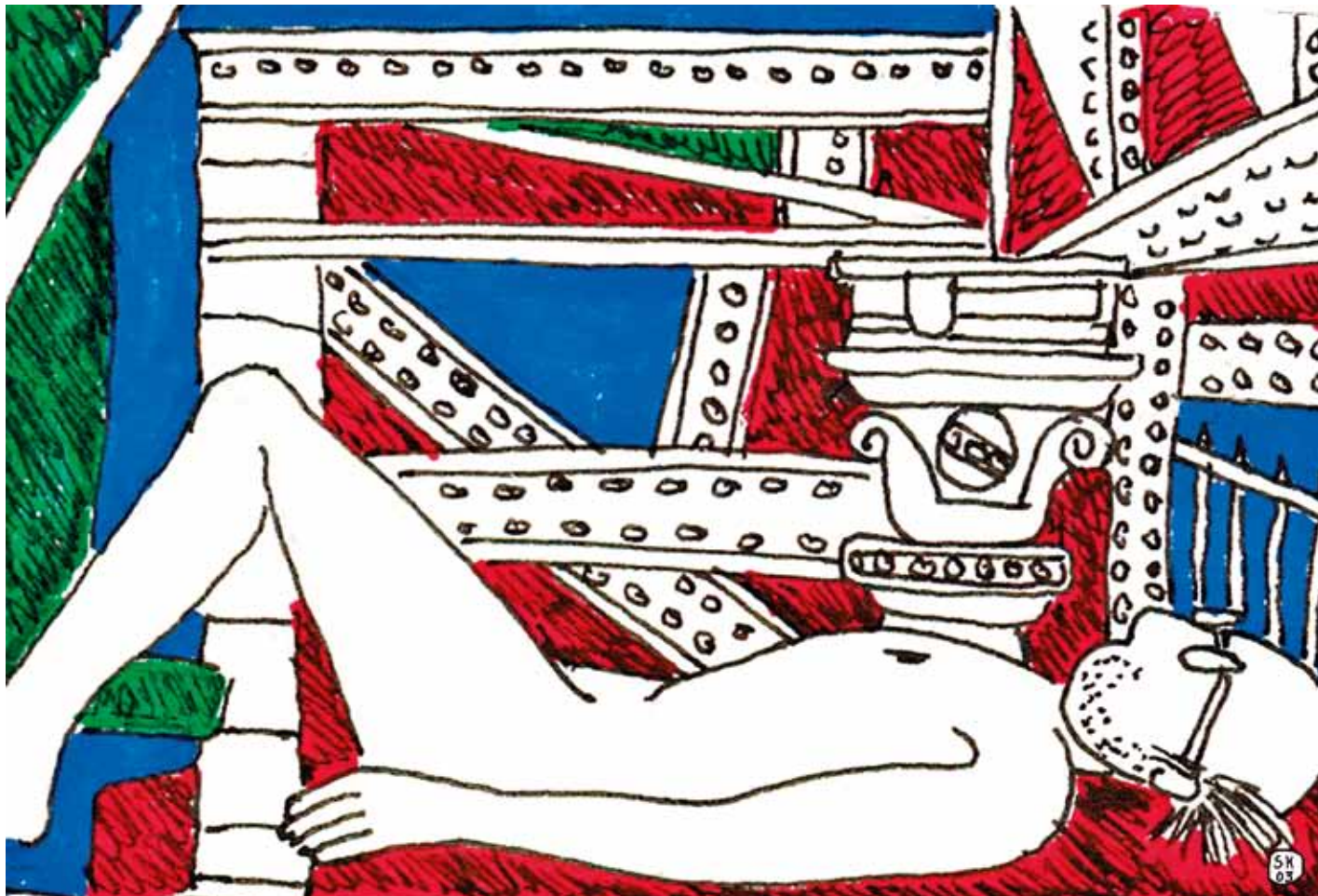
Comment situez-vous Jean-Claude Milner dans le paysage intellectuel français, et quelle est à vos yeux l'importance de son dernier livre, *Le Sage trompeur* ?

Le livre de Jean-Claude Milner s'inscrit dans un courant idéologique que j'ai analysé et nommé, il y a quelques années, *La Réaction philosémite*. Jean-Claude Milner en est à mon sens le principal théoricien actuel ; ou, plus exactement, Benny Lévy et lui ont contribué à donner une assise théorique respectable à un courant de pensée somme toute grossièrement réactionnaire. Disons qu'il y a une « réaction philosémite » dont les acteurs sont de médiocres idéologues, et par ailleurs une « antiphilosophie du nom juif » dont Jean-Claude Milner et Benny Lévy sont les principaux théoriciens. Son livre sur Spinoza le confirme. Il y poursuit de manière cohérente le propos des ouvrages précédents qu'il a consacré au « nom juif », principalement dans son triptyque *Les Penchants criminels de l'Europe démocratique* (Verdier, 2003), *Le Juif de savoir* (Grasset, 2005) et *L'Arrogance du présent* (Grasset, 2009). Le propos de Jean-Claude Milner, sa doctrine, tourne autour de l'idée que la disparition programmée du nom « juif » travaille l'idéologie progressiste et, au-delà, le rationalisme philosophique.

Le motif principal, quasi obsessionnel, de ses réflexions sur le nom juif, c'est l'idée qu'on veut rayer le nom « juif » de la carte, et à cet égard la question essentielle est évidemment de caractériser ce « on ». Les idéologues que j'évoquais plus haut dénoncent pêle-mêle le programme nucléaire iranien et l'existence, sur le sol français, de femmes voilées, puis de leur mari, enfin de leurs enfants. Milner éprouve sans doute la même sorte d'angoisse, mais il est intellectuellement mieux armé. Il lui faut donc se démarquer d'un discours dont les relents xénophobes sont patents. C'est ici qu'intervient la singularité à la fois théorique et stratégique de son propos. Ce qui fait obstacle au discours réactionnaire, et pas seulement sous sa forme « philosémite », c'est l'idéologie progressiste, ou ce que l'on peut préférer nommer la politique d'émancipation. Il importe donc aux idéologues de la réaction de faire sauter ce verrou. Jean-Claude Milner s'y emploie. Je ne veux pas dire par là qu'il s'identifie à sa fonction, car je lui concède volontiers qu'il est intimement convaincu d'œuvrer pour une bonne cause, à savoir la cause du nom « juif ». Ce que je dis, c'est que sa doctrine du nom « juif » n'est pas instruite par les textes de la tradition, dont je crois pouvoir dire qu'il ignore tout, mais par la configuration idéologique contemporaine ; or la configuration

*Ivan Segré est docteur en philosophie. Il est notamment l'auteur de *La Réaction philosémite* (2009) et de *Qu'appelle-t-on penser Auschwitz ?* (2009). Il a étudié le Talmud plusieurs années en Israël et vit aujourd'hui à Paris, où il poursuit ses recherches sur le judaïsme et la philosophie.

**Félix Boggio Éwanjé-Épée est membre du collectif éditorial de la *RdL*.



idéologique est la suivante : le nom « juif » est devenu une arme théorique servant à discréditer la politique d'émancipation. On comprend l'intérêt que Milner se devait d'accorder à Spinoza. C'est donc, en ce sens, un livre attendu, la suite logique des précédents.

Quelle est la thèse de Milner dans *Le Sage trompeur* ?

Disons d'abord un mot du lieu d'où parle Milner. *Le Sage trompeur*, comme les trois livres évoqués précédemment, a pour origine un séminaire qu'il a tenu à l'Institut d'études lévinassiennes, fondé à Jérusalem par Benny Lévy, Alain Finkielkraut et Bernard-Henri Lévy. C'est René Lévy qui le dirige depuis la disparition de son père en 2003, et il l'a en quelque sorte refondé à Paris. Il semble que René Lévy soit parvenu à se défaire, plus ou moins, de la présence encombrante des deux cofondateurs, mais Jean-Claude Milner y est toujours comme chez lui. Et pour cause : c'était le véritable interlocuteur de Benny Lévy. Milner trouvait en Benny Lévy l'autorité qui lui manquait relativement à l'étude traditionnelle juive, et Benny Lévy trouvait en Milner un allié de poids dans sa lutte contre le progressisme. En effet, en termes idéologiques, leur ennemi déclaré, c'est principalement le progressiste, autrement dit

l'intellectuel qui, au nom d'un rationalisme universaliste, juge archaïque qu'un État qui se prétend démocratique revendique le prédicat « juif », ou bien juge archaïque qu'on accorde une valeur quelconque, pour la pensée, à une particularité qui se transmettrait généalogiquement, qu'il s'agisse d'une identité nationale ou religieuse, d'un nom, ou de tout ce que l'on voudra. Finalement, on peut dire que Milner et Benny Lévy sont les théoriciens extrêmement sophistiqués, et posés, d'un discours qu'Alain Finkielkraut, avec l'agitation qu'on lui connaît, s'est efforcé de propager un peu partout, à savoir que l'antisémitisme d'aujourd'hui s'appuie sur un argumentaire progressiste, universaliste et rationaliste. La raison d'être de l'Institut d'études lévinassiennes est depuis le départ de critiquer la « vision politique du monde » depuis un lieu d'étude et de réflexion où le nom « juif » aurait une place prépondérante. C'est dans le cadre de cet Institut que Milner a élaboré sa doctrine du nom « juif ». Pour déjouer l'idéologie progressiste, il importe de prendre les choses à leur racine, et la racine de l'antisémitisme actuel – car c'est bien de cela qu'il s'agirait –, c'est un rationalisme passionnément universaliste qui, de Paul à Badiou en passant par Spinoza et Marx, rencontrerait le nom « juif » sous la forme d'un empêchement. C'est donc la thèse de Milner sur Spinoza : Spinoza aurait reconnu dans

le nom «juif» un empêchement, et il en aurait conclu que la politique qui s'impose, c'est d'œuvrer à la disparition de ce nom.

La thèse de Milner est-elle fondée? Spinoza est-il en effet le théoricien de la disparition programmée du nom «juif»?

Plus qu'aucun autre, Spinoza incarne à leurs yeux le «Juif» devenu «philosophe», c'est-à-dire le Juif qui, pour être philosophe, a dû renier le nom «juif», ou tout au moins en juger la signification caduque. C'est pourquoi Spinoza incarne l'antijudaïsme progressiste. De là, il s'ensuit que l'explication de Spinoza avec le judaïsme est travaillée, selon Milner, par l'idée que le nom «juif» doit disparaître.

Reste à poser la question décisive, celle dont dépend l'édifice qu'a bâti l'antiphilosophie contemporaine du nom «juif»: en quoi le nom «juif» fait-il obstacle à la philosophie? La réponse tient en un mot: *l'élection*. *L'élection* des Juifs, ou du nom «juif», ferait obstacle à l'égalitarisme en politique et à l'universalisme en philosophie. Or, pour que disparaisse l'élection, il n'y aurait d'autre solution que la disparition du nom «juif». La doctrine de Milner renverse en quelque sorte le raisonnement théologique, ou le laïcise: il dirait plutôt que le nom «juif» est ce sur quoi vient butter ce qu'il appelle la «*vision politique du monde*», et que c'est en ce sens qu'il y a *élection*; mais le raisonnement est au fond circulaire. L'idée principale remonte à Franz Rosenzweig (1886-1929): dans *L'Étoile de la rédemption*, il dit en gros que la philosophie, «*de l'Ionie jusqu'à Iéna*», vise à totaliser le réel, et que le judaïsme est hétérogène à l'entreprise de totalisation. Traduit dans le patois lacanien, le nom «juif» est une sorte de «pas-tout», ce qui échappe à cette volonté de totalisation. Quant à Spinoza, c'est le philosophe par excellence.

Cependant, dans *Le Sage trompeur*, Milner innove sur un point, et pas n'importe lequel: il s'efforce de démontrer que la circoncision empêchant que le nom juif soit totalisé, ou converti en proposition universelle, c'est-à-dire catholique, la solution de Spinoza est de théoriser l'aventure du faux messie Sabbataï Tsevi, autrement dit de théoriser la conversion des juifs à l'Islam (la circoncision n'y faisant pas obstacle, puisque les musulmans la pratiquent aussi). En bref, Spinoza serait le théoricien de tous ceux qui n'acceptent pas l'existence d'un État «juif» et militent en conséquence pour une Palestine laïque et démocratique, soit un État progressiste devant servir de cache-sexe à la *conversion* de l'État «juif» en État «islamique». Les progressistes qui aspirent à un État commun israélo-palestinien ne seraient pas les héritiers des politiques éclairées qui virent le jour en Europe au lendemain de la Révolution française,

mais les héritiers d'une éthique dont Spinoza serait le théoricien sinon antisémite, du moins... *indécent*. Car selon Milner, l'éthique de Spinoza serait une «*éthique de l'indécence*» (p. 17).

Quant à la question de savoir si les analyses de Milner au sujet de Spinoza sont probantes, il importe

Spinoza serait le théoricien de tous ceux qui n'acceptent pas l'existence d'un État «juif» et militent en conséquence pour une Palestine laïque et démocratique, soit un État progressiste devant servir de cache-sexe à la conversion de l'État «juif» en État «islamique».

grandement d'y regarder de très près. Car de deux choses l'une: ou bien ses analyses sont probantes, et en ce cas Milner s'est en effet contenté de raisonner librement, c'est-à-dire sans préjugés; ou bien elles ne le sont pas, et, en ce cas, il faut interroger les ressorts de ses prétendus «*libres raisonnements sur Spinoza et les Juifs*», étant acquis que Spinoza n'y est pour rien, pas plus que «les Juifs» du reste. Or je compte bien y regarder de très près et rendre publiques mes conclusions, car la question, au-delà du cas «Jean-Claude Milner», est cruciale: au travers de Spinoza, c'est le rationalisme philosophique qui est accusé de programmer la disparition du nom «juif» et de promouvoir, à cette fin, une politique de persécution des Juifs.

Quel est votre rapport à Spinoza?

Je compte en parler dans un prochain livre. C'est un projet que j'ai avec les éditions La fabrique. Mais, pour aller vite, disons qu'il y a selon moi deux aspects chez Spinoza, ou deux dimensions: il y a la dimension rationaliste, et sur ce point je considère Spinoza comme l'os de mon os et la chair de ma chair; et il y a sa critique littérale du texte biblique, que je considère comme faible, parce qu'elle est d'essence positiviste, et au fond ignorante. Il est donc essentiel de bien distinguer les deux dimensions, car le rationalisme n'est pas destiné à méconnaître les enseignements de la Bible; c'est le contraire qui est vrai.

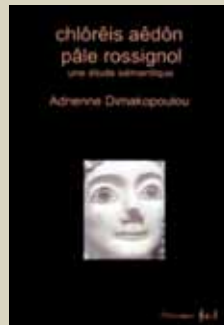
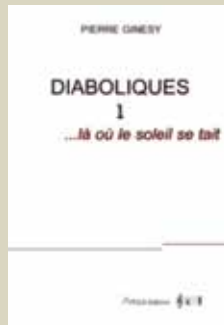
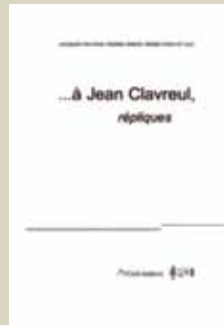
À ce sujet, j'ajouterai qu'il y a un penseur du nom de Jean Zacklad qui a écrit, entre 1979 et 1985, une trilogie intitulée *Pour une éthique*. Jean Zacklad est à mes yeux le plus important penseur juif d'après-guerre. Son éthique, rationaliste de bout en bout, fait explicitement référence à la Bible et aux enseignements cabalistiques du Gaon de Vilna. Or elle

APOLIS ÉDITIONS

Apolis éditions prend acte de la nécessité d'un redéploiement du champ freudien tel qu'il n'efface plus la dimension du destin et s'ouvre aux *ruptures-dans-le-langage* qui réfutent l'hégémonie logocentrique. *Frayages* en et au travers d'un réel falsifié par la violence de l'arraisonnement technique.

APOLIS éditions 

E
N
M
A
R
G
E
D
U
L
O
G
O
S



apoliseditions@yahoo.fr

37, rue de Lappe 75011 Paris

fait également référence à Spinoza. Il y a donc eu, historiquement, dans le judaïsme français, un courant majoritaire anti-spinoziste, mais également un courant rigoureusement rationaliste, spinoziste, et assumant pleinement de reconnaître dans le philosophe non pas un ennemi, mais un allié, car, aux yeux de l'homme droit, l'empêchement de tourner en rond est un allié. Je me situe, sur ce point, dans la lignée de Jean Zacklad. J'ai du reste commencé à étudier la Bible, il y a une quinzaine d'années, avec le principal disciple de Jean Zacklad : un philosophe nommé Claude Birman.

Votre conclusion ?

Ne pouvant développer ici les analyses qui s'imposent, concluons que si ce que Jean-Claude Milner fait dire à Spinoza *n'est pas* ce que dit Spinoza, autrement dit si Spinoza ne préconise pas de persécuter les Juifs, ni de les envoyer se faire convertir chez les Turcs, alors il s'ensuit que le ressort de la réaction philosémite n'est pas de lutter contre une forme d'antisémitisme, mais de disqualifier, par le recours à l'accusation d'« antisémitisme », une éthique rationaliste et les principes politiques qui en découlent.

Il est donc très intéressant de relever ici ou là les propositions de Milner au sujet de l'éthique ou de la politique. Dans sa *Controverse* avec Badiou¹, par exemple, il lui est demandé de définir ce qu'est selon lui la politique : « *Ma réponse est très courte : je la ramène à ce qui est pour moi le pivot de la question politique, qui est la question des corps et de leur survie. C'est à la fin des fins le noyau dur. Effectivement, une discussion politique ne devient sérieuse que quand elle est confrontée à cette question*². » Il y revient dans le « Post-scriptum » qui conclut l'ouvrage : « *Je commencerai par une définition. J'entends par "nom politique" un nom qui met la politique en demeure d'exercer sa fonction principale : empêcher la mise à mort de l'adversaire. Un nom est donc d'autant plus politique qu'il pousse la politique vers sa limite, la question de sa capacité à empêcher la mise à mort. Un nom est politique non pas parce qu'on meurt à cause de lui (ou pour lui ou contre lui, etc.), mais parce que, s'il n'y avait pas la politique, ce nom est tel qu'on pourrait mourir à cause de lui. Il arrive que la politique cède et que la mise à mort arrive. Une autre manière de dire cela : un nom est d'autant plus politique qu'il divise plus profondément les adversaires*³ » (p. 179). On comprend que, selon Milner, le nom « juif » est par excellence un nom « politique », et peut-être le plus politique des noms : à le suivre, nul autre nom ne mettrait autant en demeure la politique d'exercer sa fonction principale. Le montage antiphilosophique de Jean-Claude Milner repose donc sur ces deux fondements : 1) Une définition de

ce qu'est un nom « politique », à savoir un nom qui met la politique en demeure d'exercer sa fonction principale: empêcher la mise à mort de l'adversaire; 2) une définition du nom « juif » comme nom qui fait obstacle au discours philosophique, à son entreprise de totalisation. Il suffit dès lors d'identifier le porteur du nom « juif » au nom lui-même pour en conclure que l'éthique de Spinoza est travaillée par une pulsion génocidaire à l'endroit des Juifs. Et il faut se souvenir ici du titre de l'article qu'Éric Marty a consacré au livre de Badiou sur les *Portées du mot « juif »*⁴: « Alain Badiou: L'Avenir d'une négation », paru dans *Les Temps Modernes* accompagné d'un article de Milner sur « Le Juif de négation ».

Ma conclusion est que ce montage est une arnaque intellectuelle. Pour ce qui est du nom « juif », il faut tout de même remarquer que si la philosophie n'était pas, depuis Spinoza, obnubilée par la volonté de le faire disparaître, Milner n'aurait strictement rien à en dire, et donc rien à publier à ce sujet, car si je ne m'abuse, on ne trouve pas trace sous sa plume de la moindre proposition affirmative relative au nom « juif ». Du moins je n'ai pas remarqué qu'il ait écrit quelque chose au sujet de la Bible hébraïque, du Talmud, du judaïsme médiéval, du Bund ou du sionisme. C'est le premier point. Quant à sa définition de la politique, elle n'est absolument pas innocente, contrairement aux apparences. Voici un passage de *La Cité de Dieu* de saint Augustin: « *Suivant l'origine que la langue latine attribue au mot esclave, ceux que le droit de la guerre dévouait à la mort, étaient conservés par les vainqueurs; ils devenaient esclaves (servi, conservés); et cela même accuse une justice due au péché*⁵. » Je n'entrerai pas ici dans l'interprétation augustinienne du péché originel, mais remarquons simplement que si la fonction principale de la politique, c'est d'empêcher la mise à mort, il s'ensuit qu'une conception inégalitaire de la politique n'est pas contradictoire avec sa fonction principale, et c'est le moins qu'on puisse dire. Je me risquerai même à en dire davantage: il se pourrait que la définition de la politique que propose Milner soit intimement liée à ce qu'Augustin appelle « *une justice due au péché* », laquelle nous renvoie à une interprétation du péché originel que je qualifie, pour ma part, d'irrationnelle. Qu'une conception inégalitaire de la politique se donne pour programme de disqualifier le rationalisme philosophique de Spinoza, et que ce faisant elle rencontre les aspects les plus réactionnaires de la théologie d'Augustin, voilà qui, finalement, n'aurait rien d'étonnant. Mais qui donne à réfléchir sur l'usage qui est fait, dans cette affaire, du nom « juif ».

Pour conclure, disons que l'antiphilosophie contemporaine du nom « juif » s'efforce de discréditer une certaine conception de la politique, dont le nom

serait: politique d'émancipation. C'est le programme explicite de leur « critique de la vision politique du monde ». Dans sa *Controverse* avec Milner, Badiou propose la définition suivante de ce qu'est un nom « politique »: « *Un nom est politique, dirai-je quant à moi, s'il ne divise qu'autant qu'il inscrit la volonté*

Le ressort de la réaction philosémite n'est pas de lutter contre une forme d'antisémitisme, mais de disqualifier, par le recours à l'accusation d'« antisémitisme », une éthique rationaliste et les principes politiques qui en découlent.

*d'une unité supérieure. C'est pourquoi il est absolument impossible qu'un nom politique soit celui d'une identité. Car une identité ne divise que pour se maintenir, voire s'épurer. Seule une Idée divise par sa puissance d'unification. Aucune identité n'est universelle, seule l'est ce qui surmonte toute identité dans la direction d'une multiplicité générique*⁶. » Il se trouve qu'après avoir étudié la Bible hébraïque et le Talmud pendant quelques années, je suis absolument d'accord avec Alain Badiou sur ce point. Est-ce à dire que je n'ai rien compris à la Bible et au Talmud, ou est-ce à dire que Milner ne sait pas bien de quoi il parle? La question reste ouverte.

NOTES

1. Alain Badiou et Jean-Claude Milner, *Controverse*, Paris, Seuil, 2012.
2. *Ibid.*, p. 30.
3. *Ibid.*, p. 179.
4. Alain Badiou, *Circonstances 3: Portée du mot « juif »*, Paris, Lignes, 2005.
5. Saint Augustin, *La Cité de Dieu*, Paris, Points/Seuil, 2004, t. 3, p. 126.
6. Alain Badiou et Jean-Claude Milner, *Controverse*, op. cit., p. 185.